Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 10

Artikel: Au Plan-des-Ouattes
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185708

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'est don quie que demâorâvè Copineau, que n'avâi pas lo moïan dè pahi on gros lohi, et que fasâi cauquiès dzornâ po cein tsi lo propriétéro que s'étâi bâti on autra mâison et que ne sè servessâi dè clliasiquie què po remisâ totès sortès dè bregandéri pè la grandze et pè l'étrablio.

Quand Copineau mourece, dou dè sè névâo que restâvont dein lo défrou vegniront po l'einterrâ, et quand viront que n'iavâi tsi l'oncllio què dâo rebut : dâi chaulès boâitâosès, onna trablia que brelantsivè, on gardarobo tot cirenâ, renonciront à la succeschon, kâ n'iavâi pas dè quiet pahi lè frais et lè dettès dè Copineau, et la Justice dè pé fe misâ totès clliâo brisquès et clliâo nippès.

Lo dzo dè l'einçan, lè dou nevâo revegniront quand mémo po se dâi iadzo y'avâi oquiè dè bon à misâ et quand tot fe quasu fini, on vesin qu'étâi quie et que savâi que lè dou nevâo à Copineau étiont dâi coo que sè sariont prâo trossâ 'na tsamba po l'âi preindrè on crutz, se y'ein avâi z'u ion dedein, sè peinsà : du que sont dinsè tant vouâiteint po l'ardzeint, lâo faut djuï on tor.

Lâi avâi âo fond dè l'hotô on vîlho bosset pliein dè chindrès ; lè daôvès étiont à mâiti rontiès et lè sacclio assebin, que lè chindrès colâvont pè lè djeintès. Adon cé vesin fe à l'hussier que criâvè :

— Mettè-vo pas ein mise cé bosset ?

— Ma fâi cein n'ein vaut diéro la peina, se fâ l'hussier, vé tot parâi cein criâ à n'*on* franc.

— A *on* franc lo bosset avoué cein que y'a dedein, se criè.

— A *10 francs*, fâ lo vesin.

Ma fâi quand lè névâo oïront cein, sè vouâiront et sè desiront que porrâi bin lâi avâi on magot dedein, kâ l'oncllio Copineau étâi tant biannâo, et pi d'ailleu lo vesin dévessâi savâi cein qu'ein îrè, et n'arâi pas offai 10 francs d'oquie que ne vaillessâi pas 50 centimes.

— 15 francs, se font à l'hussier.

— A 15 francs po la premire !...

— 20 francs, criè lo vesin.

— 30, font lè névâo, que vollionl lo bosset coute que coute et que sont su dè lâi trovâ on part dè pions tot plieins dè dzaunets, que sont asse bons por leu què po lo vesin ; et la mise montè tant qu'à 150 francs. Lo vesin ne remet perein et s'ein va ein laisseint l'échute âi névâo que sè dépatsont dê reinvaissâ lo bosset et que trâovont po lâo 150 francs..... duè vîlhès charguès et onna crouïe pegnetta.

Un mariage nihiliste.

L'éditeur Ollendorf, à Paris, vient de mettre en vente le *Roman d'un Nihiliste*, par Ernest Lavigne. Nous croyons ce roman appelé à un vif succès. C'est un drame et un tableau à la fois, où toute la Russie palpite. L'auteur connaît bien ce pays où il a vécu de longues années.

Voici un curieux épisode de ce drame : le mariage d'un couple de sectaires :

Les fiançailles ainsi faites, le mariage réel et légal eut lieu le soir même.

Ce fut chez Serge que les noces nihilistes furent célébrées : deux femmes de la secte, l'une médecin de la faculté de Karkoff, l'autre étudiante en philologie, servirent de témoins à Vladimir ; deux hommes affiliés depuis nombre d'années et exerçant des professions libérales, servirent de témoins à Pavlovna.

Les choses se passent, en pareil cas, avec la simplicité la plus complète, sans aucun éclat, sans préparatifs : on dirait l'acte le plus ordinaire, le plus convenu, le plus indifférent.

Les assistants s'assirent et, lorsque tout le monde fut au complet, la cérémonie commença.

« Votre mariage, époux fidèles, n'est point destiné à la perpétuité de l'espèce, à la propagation d'êtres infortunés. C'est l'union spirituelle, c'est le mariage de vos intelligences et de vos idées,

» Vous mettrez vos intelligences et vos idées en commun, et vous enfanterez la vérité.

» Vous vous prêterez appui ; vous veillerez l'un sur l'autre ; vous vous surveillerez ; vous veillerez sur vos frères et vous les surveillerez.

» Vous renoncerez à tout en ce monde pour suivre le parti de la Révolution.

» Vous serez à la Révolution tout entiers ; elle sera pour vous une famille, un père, une mère, une amante, un amant, enfin tout.

» Que celui d'entre vous qui renoncera à la Révolution soit maudit ! Que celui qui la trahira soit tué ! »

Serge alors se tournant vers Vladimir :

— Homme, n'oublie pas que ta tête, ton cœur et ton bras sont à cette femme : aime-la comme tu aimes la Révolution.

Il dit les mêmes paroles à Pavlovna.

— Vous êtes unis, dit-il en finissant, mais vous êtes libres. Vous vivrez selon vos goûts et vos penchants, vous vivrez en commun ou séparés ; vous n'êtes astreints à aucun devoir, vous ne devez aspirer à aucun droit. J'ai ainsi, selon le rituel, fiancé et scellé vos intelligences à tous deux. L'avenir soit à vous !

C'est ce mariage infécond, c'est cette union stérile qu'avait voulue Pavlovna.

Pendant que Serge lisait le rituel, Vladimir ne pouvait s'empêcher de réfléchir aux paroles prononcées : il n'avait jamais mieux compris le nihilisme.

L'étendue des engagements qu'il venait de prendre lui apparût tout entière, et il eut un léger frisson quand il entendit le vœu solennel : « L'avenir soit à vous ! » Par une intuition rapide comme l'éclair et lumineuse comme lui, Vladimir eut une échappée sur les choses futures et son front s'assombrit.

Quant à Pavlovna, elle n'était pas plus heureuse à la cérémonie qui s'accomplissait, mais elle avait tenu pourtant de ce qu'elle eût lieu pour lier Vladimir plus sûrement à la cause et aussi à elle-même ; car Vladimir avait beau ne pas l'aimer, quand des formalités pareilles se sont accomplies entre deux êtres, il y a un lien invisible, et d'autant plus fort, dont on ne peut se défendre, et cette pensée la faisait sourire.

Ainsi furent mariés, selon le rite de Pétersbourg, les deux nihilistes Vladimir et Pavlovna ; dans les provinces, on ajoute certaines complications. En effet, ces mariages se font entre paysans et paysannes, et là, pour que les imaginations soient plus frappées, on recourt à des moyens plus grossiers.

Leurs noces finies, Vladimir et Pavlovna échangèrent l'anneau de fer, seul bijou permis à ces êtres glacés, à ces cœurs qui doivent être de fer et de pierre, puisqu'ils ne doivent avoir qu'un amour, celui de la rénovation sociale.

Ernest LAVIGNE.

Au Plan-des-Ouattes. — L'instructeur X. avait à la gauche d'un de ses pelotons un Allemand. Il commanda : « Tournez à gauche !... » L'Allemand n'ayant pas bien entendu, tourne à droite et les deux guides se rencontrent.

L'instructeur crie : « Remettez-vous, ça ne vaut

pas le diable ! Guide de gauche, six pas en avant !.. Cré tonnerre d'Allemand, vous ne distinguez pas encore votre main gauche d'avec la droite. Eh bien ! je vous donne 48 heures de salle de police ; vous achèterez une grammaire française, et là vous aurez le temps de l'apprendre ; rentrez à votre place ! »

Arrive le dimanche ; c'était fête au Plan-des-Ouattes. Une jeune et jolie demoiselle allemande ayant son frère au service, avait profité de ce jour pour lui rendre visite. En entrant à la cantine, elle va droit au premier galonné qu'elle aperçoit ; c'était précisément notre instructeur, auquel elle demande en allemand s'il pouvait lui indiquer où se trouvait son frère. L'instructeur ne la comprenant pas, appelle le soldat dont nous venons de parler : « Dis donc, tête carrée, qu'est-ce que demande cette jolie demoiselle ?... »

— Pardon, mon instructeur, réplique l'autre ; veuillez acheter une grammaire allemande et vous comprendrez ce qu'elle veut dire.

L'instructeur, réfléchissant un instant, se souvenant des 48 heures infligées au soldat, ajoute en tournant sur ses talons : Payé !

La mode. — Hier, une dame de Morges arrivant à Lausanne, va rendre visite à l'une de ses amies, une élégante s'il en fut.

— Ah ! mon Dieu ! ma chère, fait l'amie à la visiteuse, en examinant le chapeau qui la coiffe, où avez-vous pu trouver une pareille antiquité ?

— Mais, j'ai fait faire ce chapeau, il y a huit jours, par la meilleure modiste de la ville.

— C'est à n'y pas croire, il y a vingt ans que cette forme-là est démodée ! Vous allez venir avec moi chez une bonne faiseuse de la rue de Bourg, qui vous confectionnera un chapeau digne de vous.

On arrive chez la modiste : ses magasins sont remplis de monde ; la nouvelle cliente dépose son chapeau dans le premier salon et va en essayer un autre dans une autre pièce. Celui qu'on lui propose lui sied à merveille ; quelques retouches et il sera parfait.

La dame et son amie se préparent à se retirer ; il s'agit de rependre la première coiffure ; impossible de la retrouver ; on cherche partout. Enfin, une *première* demoiselle, rouge comme une cerise, s'avance, fort émue, vers la dame décoiffée et lui avoue, avec les marques du plus profond repentir, qu'elle a, par erreur, vendu le chapeau 90 francs à une dame qui l'a acheté à cause de sa forme, qu'elle a trouvée d'autant plus charmante, qu'elle la croyait nouvelle.

C'était dans le temps où le gibet se dressait à Vidy. Un sacripan condamné déjà plusieurs fois pour divers méfaits, s'était de nouveau rendu coupable d'incendie et de meurtre. Condamné à mort, il fut conduit à la potence. Le lugubre cortége s'acheminait lentement vers celle-ci, le bourreau et le condamné en tête, suivis des juges, d'un peloton de gendarmes et de la foule toujours avide de pareils spectacles.

Arrivé près de la Maladière, le condamné dit au bourreau : « Pourriez-vous me rendre un service... un dernier service ?

— Si cela se peut, répond le bourreau, je le veux bien ; mais vous savez..... je ne connais que mon devoir. De quoi s'agit-il ?

— Eh bien ! comme je suis un peu chatouilleux du cou, fit le coupable d'un ton goguenard, vous me feriez bien plaisir de me pendre par dessous les bras.

En caserne, entre un officier de cavalerie (un confédéré) et un maréchal des logis chef :

L'officier. — Fôtre role d'abbel, maréchal.

Le maréchal. — Le voilà, mon colonel (en montrant de la main la porte de la chambre où ce rôle est affiché).

L'officier. — Ah pien ! et lorsque fous montez, brénez-fous le porte avec fous ?

M. le Directeur de l'Hôpital cantonal recevait l'autre jour une lettre avec cette adresse, qui peut être donnée comme le comble du phonétisme :

Monsieur le Diraiqueteur de Laupital.

Un touriste racontait à Cham ses impressions de voyage sur les Hautes-Alpes :

« Nous étions arrivés, mon guide et moi, à une hauteur incroyable. Il nous fallait pourtant monter encore pour gagner le seul col qui pût nous livrer passage. L'accès de ce col était effrayant. J'aurais cru volontiers que jamais être vivant n'était passé par là, si tout à coup la vue d'un bouton sur la neige... »

— Un bouton, s'écrie Cham, mais alors vous faisiez l'ascension d'un *faux-col !*

Théâtre. — Le programme de demain est attrayant et fera sans doute salle comble. La **Grâce de Dieu** est un drame des plus touchants et qui a été représenté des milliers de fois avec un succès croissant. — Puis, après cette pièce, et pour mettre en gaité toute la salle : **La Périchole,** opéra-bouffe d'Offenbach. — Prendre ses billets à l'avance est une bonne précaution. — Rideau à 7 $^1/_2$ h.

Le mot de l'énigme de notre précédent numéro est : *café ;* 98 réponses sont justes, et le tirage au sort a fait échoir la prime à M. F. Chamot, à Mex.

Un de nos abonnés de Vevey nous a envoyé la solution en ces termes :

On entend souvent répéter :
J'ai du bon tabac dans ma tabatière !
On pourrait dire, pour changer :
J'ai du bon *café* dans ma cafetière.

Autre énigme, proposée par un abonné :

Quand je te serre, je te rends ta première mère.

Prime : 3e série des *Causeries.*

L. Monnet.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD ET F. REGAMEY.